

MENG JIAO  
(751-814)

## Songes d'automne

Traduction d'André Markowicz

1.

La nuit vieille carcasse l'insomnie  
Chant du grillon il chante chante chante.  
Les sanglots du vieillard n'ont pas de larmes  
C'est la rosée d'automne qui les verse.  
Forces parties – tranchées comme au ciseau  
Indémêlable – un écheveau de ruines  
La fin du fil – rien de frais pour le cœur  
Tant de douleurs ne sont que de mémoire.  
Comment avec ce fil suivre la voile  
Par les monts et les fleuves du passé ?

2.

Lune d'automne un visage de glace  
Le vieil errant cœur réduit à sa trame.  
Rosée qui goutte – disloquant les rêves  
Un vent féroce sur des os transis.  
Forme d'un corps malade sur la natte  
Écheveau de tristesses dans le cœur.  
Craintes et doutes nés comme d'eux-mêmes  
Écoute en vain les choses – sans raison.  
Dans le wu-t'ung nu et majestueux  
Le vent – accords comme un écho de plainte.

3.

La lune par la porte fait un pas  
Farouche froide comme une épée droite.  
Le vieux corps la regarde il a frémi  
Le peu de force qu'il avait le quitte.  
Le désir du grillon pour sa beauté  
Les oiseaux font leur nid dans sa lumière.  
La veuve range de la vieille soie  
Un enfant pleure – il tisse la tristesse.  
Années flottantes spectres sans attache  
Des pas toujours s'éloignent dans le noir.

4.

L'automne est là le vieil homme plus pauvre  
Cahute délabrée porte branlante  
Un pan de lune tombe sur le lit  
Le vent troue les habits – les murs traversent.  
Les rêves de lointain se font tout proches  
Le cœur plus faible en revient aisément.  
Arbres d'automne feuilles qui flétrissent  
Rabougris sur des restes de splendeur.  
Sortir marcher devient plus difficile  
Ce qu'il rencontre lui est étranger.  
Les insectes cachés au fond de l'herbe –  
Leur vie importe aussi peu que sa vie.

5.

Bruit du bambou qui parle avec le vent  
Tapis dans la pénombre de la chambre  
Démons et spectres peuplent l'ouïe plus faible  
Vagues comme effacés presque indistincts.  
Feuilles qui tombent – leur averse sèche  
Robes d'automne des nuages fins.

2

Carcasse vieille – eh quoi ouvrant les êtres  
Le poème est nourri d'aigres soupirs  
Vies maigres dépouillées autant que l'homme  
Elles déclinent comme un soir d'automne -  
Il suit entre ses doigts son propre fil  
Lié en vain au feu des origines.

6.

Lune d'automne – la carcasse a peur  
La lame d'une épée – lune d'automne.  
Nulle défense contre son tranchant  
L'esprit transi se sent soudain de glace.  
L'oiseau noir fait un nid au miroir vide  
Le vent des fées lave la glace errante.  
Ses pas défont – effrayés d'eux-mêmes  
Ils sont les seuls possibles – si malade.  
Les yeux ouverts dans la blancheur brillante  
Seul émâché tremblant et aux aguets.  
C'est un fleuve invisible qui vous lave  
Rendant la boue la fange claire et pure.  
Sa poésie – jeune – était forte et creuse  
Au versant de ses jours sur quoi compter?

7.

Malade et vieux mille soucis bizarres  
De l'aube au soir le cœur n'est plus le même.  
Chant du déclin les insectes d'automne  
Voix embrouillées échos indémêlables.  
Plus fine qu'un cheveu l'herbe d'automne  
Le pur parfum vers l'or des chrysanthèmes  
Mais ce parfum tardif peut-il durer?  
Le soleil a tôt fait de s'obscurcir  
La vaine honte d'un savoir si jeune  
Quelle est sa force face au crépuscule?

Le don sitôt montré jeté aux chiens  
La sagesse cachée fut solitaire  
Cherche la profondeur non l'apparence  
Voilà ce que le sage a enseigné.

8.

L'année au crépuscule – sécheresse  
Vent d'automne – bruits d'armes et d'armures.  
Criquets tissant tissant – pas du tissu  
D'autres insectes chantent – chansons vaines.  
Ces bruits d'automne s'enflent à minuit  
Les pas qui boitent cessent d'avancer.  
Les cheveux noirs brillants – comme un jardin  
On l'a taillé – il ne repousse plus.  
Comme une fleur avide la jeunesse  
Vue le temps d'un clin d'œil puis introuvable.  
L'homme au cœur pur est comme une montagne  
D'autres s'agitent s'embrouillant sur rien  
Plus ils s'agitent plus le fil se perd  
La Voie du Ciel est sagesse du vide.

9.

La rosée froide pâle malade  
L'aube les branches nues le vent respire.  
La lune au fil des jours amère et pure  
Insectes vieux voix enrouées et rauques.  
Des cosses pourpres pendent sur les branches  
L'or embaumé se répand à loisir.  
L'herbe et les arbres sont en harmonie  
Fleurs dans le froid – une ombre de printemps.  
La vie comme les feuilles se détache  
Et comment faire pour changer d'humeur?

Le vieillard change du matin au soir  
 À osciller entre mourir et vivre.  
 Assis – un peu de vin – il se repose  
 Couché – mille visions le vide même.  
 La vue trop faible pour voir à la porte  
 L'ouïe trop fragile pour percer le vent.  
 Il est comme sa propre image peinte  
 Inapte à ressentir la même chose.  
 Tous les élans se sont finis en larmes  
 Mais il rêve une mort légère et blanche  
 Loin isolé de ses amis lettrés  
 Si proche des ermites des montagnes.  
 Ici le vert porte le deuil en jaune  
 Toute trace de vie est déjà loin.  
 Mais les saisons sans cesse se chevauchent  
 Mille songes bizarres se mélangent.  
 Au Sud jadis – léger – devant la mer  
 Au Nord – ici – pauvre – dans les rocailles.  
 Vieux souvenirs partis au gré des fleuves  
 La nostalgie d'un homme à son déclin  
 Attaché à l'automne du Sung-shan.  
 La houe ne suffit pas à le nourrir  
 Les habits de feuillage sont informes  
 Le tissu de poussière – irréparable.  
 Qui comprendra les poèmes anciens ?  
 Cachés dans les bambous démons et spectres  
 Le fer tranchant transformé en dragon...  
 Le lettré ambitieux a mille rêves  
 Mais la misère vient d'un cœur pervers  
 La poésie mène aux habits troués  
 Et là – près de mourir – toujours un gosse.  
 Faire de la musique – pas du bruit  
 Le bruit rend sourd écarte de la Voie  
 Ces mots sont un brasier au fond du cœur  
 On les écrit au sommet des montagnes.

11.

L'amertume cachée ne fait que croître  
Les forces du vieil homme diminuent.  
S'il se lève et s'il va jusqu'à la porte  
Il n'est pas sûr qu'il saura revenir.  
Qui a faim est heureux d'un seul repas  
Qui a froid est heureux d'un seul habit.  
Il s' imagine barque sur le fleuve  
Si ce n'est qu'il ne voit aucune rive.  
Les mots peuvent sembler sans queue ni tête  
Mais on ne parle pas pour ne rien dire.  
Lui son discours perd toute cohérence  
Des taches apparaissent sur sa peau.  
Le cassier a des larves qui le souillent  
Elles rongent ses fleurs dans leur beauté.  
La disgrâce – et ton nom perd sa fragrance  
La calomnie te poursuit à jamais.  
Mourant tu peux pleurer – c'est immuable  
Oh la frivolité des jours anciens !  
Mourir – n'être entouré que de ragots.

12.

Cycle de floraison – une seconde  
Les branches nues cassables – ton image.  
Le jujube épineux – le vent y siffle  
Les feuilles du wu-t'ung – faces glacées.  
Vieux insectes – chant sec comme du fer  
Un fauve crie de peur – jade qui tinte.  
Les sons limpides purs dans l'air d'automne  
L'ombre du soir chasse les derniers feux  
Un bruit sans fin embrouille les oreilles  
Des souvenirs sans fin étouffent l'âme.  
Marchant – il boite remâchant ses peines  
Assis – il est reclus seul à lui-même.

Vidé jusqu'à la trame de ses forces  
Le fil pourtant sans fin de ses regrets.  
Les poèmes lucides de Xié Tao  
Les chrysanthèmes d'or de T'ao Ch'ien (1)  
Il les relit – sa propre poésie –  
Un vain soupir une ombre de leur ombre.  
Pensées secrètes d'une fin d'année  
Feuilles qui tombent souffle insaisissable.

13.

L'air gelé a transi les os malades  
La glace vient sur le corps du vieillard  
La chair de poule poils qui se hérissent  
La nuit le froid – douleur à rendre fou.  
Grognement sourd tendu vers la lumière  
Appuyé sur sa canne – lourd effort  
Puis assis émacié – à la limite –  
La faim le ronge la raison défaille.  
Les fous ils lui conseillent le docteur  
Il les entend il sent qu'ils le méprisent.  
La conscience revient il tend l'oreille  
Tout n'est peut-être pas encor perdu.  
Le jour venant regarder les ulcères  
Enfermé dans la nuit subir les mouches.  
Comme elles sentent qu'il leur appartient!  
Il gratte au sang ses croûtes leurs morsures  
Toujours plus de poison – les assoiffées  
Pourtant sa faible vie il la ressent  
Son cœur s'offre à l'empire de l'hiver  
Une heure pour la vie et pour la mort  
Le chaud le froid se chevauchant se mordent.  
Rendre grâce au vieux Maître du Destin  
La vie revient un peu – le vœu s'exauce.

14.

Le fleuve Jaune rejoindra le Ciel  
Toutes les eaux retournent vers leur source.  
Le cœur de l'homme lui n'est pas de l'eau  
Sa route est toute droite et sans retour  
Il marche droit et même le plus sage  
Ne peut atteindre l'île de Penglai.  
Ils marchent droit sans fatigue ni peine  
Ils marchent droit ils finissent ministres.  
Tiens le lien du passé garde le lien  
Perds le passé tu perds ta force d'âme  
Perds le passé l'épée se casse en deux  
Perds le passé le luth aussi se tait.  
Sur le passé perdu pleurait le Maître  
Il a versé des larmes et des larmes.  
Le vieux poète son passé perdu  
Autour de lui – froideur blancheur de neige.  
Carcasse du passé sans chair mortelle  
Habits passés de l'homme – vieille mousse.  
Au nom du Ciel – tiens le lien du passé :  
Tu tiens le lien – toute fange peut fondre.

15.

La calomnie ne verse pas le sang  
Mais elle tue des foules et des foules.  
Comme du chien d'une famille pauvre  
Ses aboiements pourraient paraître justes.  
La calomnie fait pleurer les fantômes  
La calomnie perd la valeur de l'or.  
Les mots n'ont pas besoin d'être nombreux  
Aussitôt qu'on l'entend la ruine arrive.  
Les calomnies passées vivent toujours  
Même aujourd'hui nos livres en débordent.  
Lire aujourd'hui les livres du passé

Demande à distinguer le bien du mal.  
Les feux de Qin n'ont pas brûlé sa langue (2)  
Donc les brasiers des livres furent vains.  
La calomnie n'a fait que se répandre  
Elle recouvre l'univers entier.

*Notes*

1. Deux des plus grands poètes chinois des dynasties précédentes, 464-499 et 365-427.
2. Le premier empereur, Qin Shi Huang, voulant recommencer le cycle du monde à partir de lui-même, avait fait brûler tous les livres qui existaient en Chine.

André Markowicz  
*Ombres de Chine*  
401 poèmes de l'époque Tang  
Éditions Inculte/Dernière marge, 2015  
Les Amis de Bartleby, novembre 2023  
[lesamisdebartleby.wordpress.com](http://lesamisdebartleby.wordpress.com)